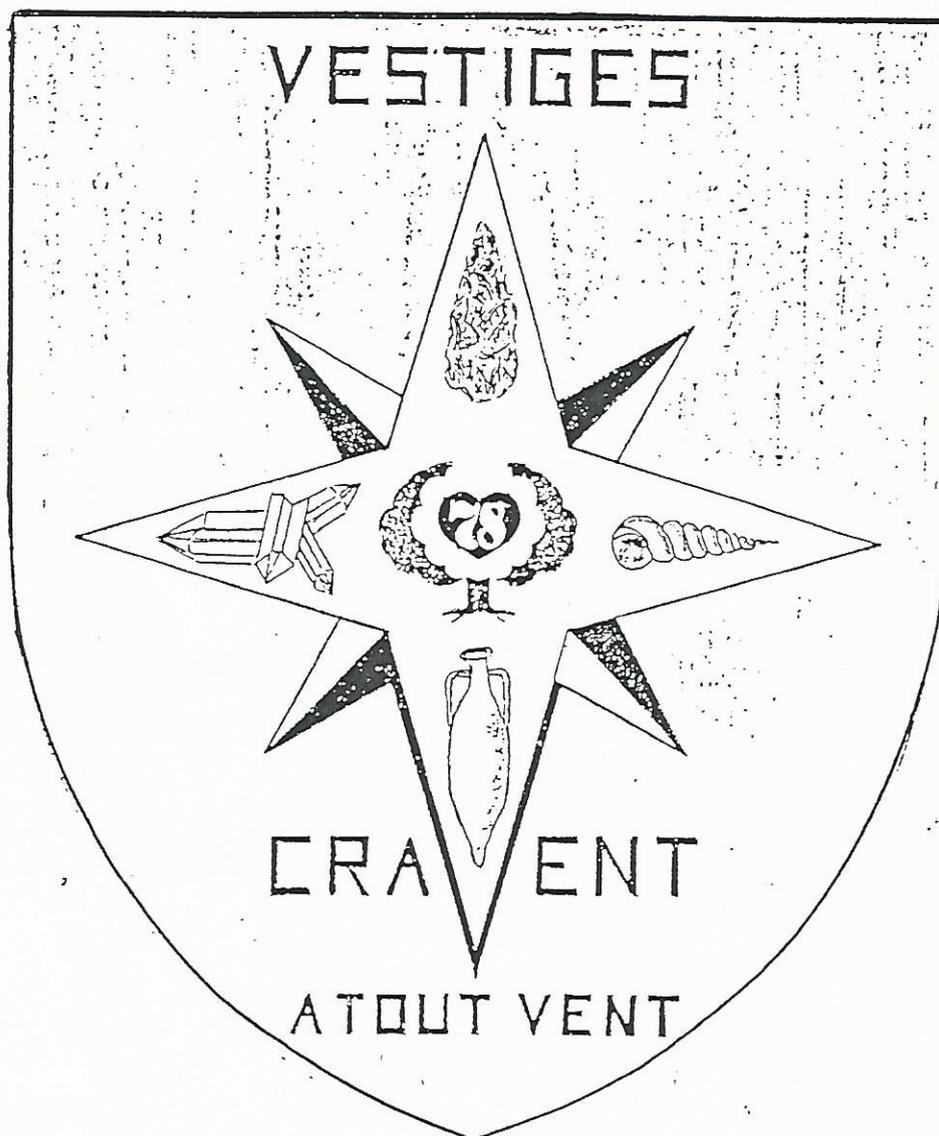


RETRO N° 29

INFORMATION



CE N'EST PAS PARCE QUE C'EST DIFFICILE DE
TROUVER POUR QUE JE N'OSE PAS CHERCHER

Catastrophe aérienne à Cravent

Dans le RETRO numéro 28, suivant divers témoignages, j'ai parlé de la catastrophe aérienne survenue le 5 août 1935 sur le territoire de CRAVENT; Dans ce numéro il m'est possible de vous fournir plus de renseignements grâce à Mr Jacky Joubert qui a réussi à se procurer un journal de cette époque, relatant l'accident, comme vous pourrez le constater, j'ai fait une erreur en ce qui concerne la marque de l'avion.

L'ECHO DE PARIS

Du mardi 6 août 1935 édition de 5 heures

MARCEL COGNO S'EST TUE EN ESSAYANT UN AVION STRATOSPHERIQUE

L'aviation stratosphérique tient sa première victime en France: l'admirable Marcel Cogno qui s'est écrasé sur le sol après une chute vertigineuse et a péri dans les flammes.

Marcel Cogno - qui est entré à la maison Farman après la mort du regretté Salel - était chargé d'effectuer un vol d'une demi - heure à 10.000 mètres à bord de l'avion ((stratosphérique)) auquel les frères Farman travaillaient depuis 3 ans. La veille l'intrépide pilote avait atteint facilement 9700 mètres et s'était maintenu sans aucune gêne à cette altitude grâce au fonctionnement d'un compresseur annexe maintenant constante la pression et la température dans la cabine étanche et hermétiquement close de cet avion à grande surface portante, propulsé par un moteur de 650 CV muni de deux compresseurs fixes, l'un entrant en action à 3500 mètres, l'autre à 7500 mètres.

Cet appareil devait permettre le vol aux hautes altitudes dans dans des conditions de confort et de sécurité analogues aux vols normaux , et supprimant tout l'équipement incommode que doivent revêtir les aviateurs essayant d'atteindre ce que l'on appelle la stratosphère.

Nous avions naturellement voulu assister aux derniers préparatifs de Marcel Cogno et hier après-midi, avec quelques confrères, nous rejoignons l'audacieux pilote sur le pimpant aérodrome de Toussus-le-Noble.

Marcel Cogno était parfaitement confiant.

- Tout marche à merveille, nous dit-il, je suis sûr de réussir l'épreuve d'aujourd'hui.

Ce jeune pilote aux yeux bleus, aux gestes vifs, nous parle de son difficile métier avec une véritable passion. On sent qu'il a hâte de servir, de s'illustrer, d'ajouter à la gloire de nos ailes.

- Et Henri de Kerillis ? nous demande-t-il.

Marcel Cogno, on s'en souvient, accompagnait notre ami dans le voyage qu'il fit en Russie il y a quelques mois.

- Henri de Kerillis ? Il vous admire beaucoup et affirme que sans vous il se serait tué en allant à Moscou.

Tandis que nous bavardions, l'avion stratosphérique, objet de la curiosité de tous est sorti de son hangar, Marcel Cogno revêt une combinaison blanche et aussi simplement que s'il partait pour faire un tour de terrain s'enferme dans la cabine du ((1001)) qui décolle avec aisance et prend rapidement de la hauteur.

Avant de s'envoler, Cogno, se penchant vers Henri Farman, lui avait dit encore :

“ Vous serez content, et la France aussi. ”

Il est 15 H. 45. Nous suivons longuement l'ascension du monoplan dans le ciel bleu. A 16 h. 20 nous l'apercevons une dernière fois, il n'est plus qu'un minuscule point noir que suit une traînée de fumée ou de vapeur blanche. A ce moment Cogno doit se trouver à sept ou huit milles mètres au moins; il grimpe encore et toujours et disparaît tout à fait à nos regards admiratifs.

Dans le club de Toussus - le - Noble nous allons vider une coupe de champagne à sa réussite. Il est 17 heures; au même moment, hélas ! Cogno se tuait un peu plus loin !.

L'ACCIDENT

Pour des causes encore inconnues l'avion s'est écrasé à 17 heures à Cravent, près de Bonnières, en Seine et Oise et a pris feu au sol. Cogno a été tué sur le coup et carbonisé.

Aussitôt alertée la gendarmerie est venue faire les constatations d'usage.

Les quelques rares témoins, qui ont assisté, impuissants, à ce drame, prétendent que l'avion paraissait livré à lui-même; on aurait dit qu'il n'y avait pas de pilote à bord.

Cogno a-t-il été pris d'un malaise par suite d'un séjour d'une trop longue durée dans les hautes altitudes ? C'est possible. Mais saura-t-on jamais la vérité ?.

Marcel Cogno, natif d'Alger, était âgé de 27 ans. Après plusieurs années de service au 34e régiment d'aviation, au Bourget, il était entré chez Farman où il fit notamment la réception des multiplaces de combat. Il comptait deux mille heures de vol.

L'héroïque phalange des pilotes d'essais, dont les sacrifices ne se comptent plus, est de nouveau cruellement éprouvée et l'aviation

perd en Marcel Cogno un serviteur dont la carrière s'annonçait magnifique.

Dans la famille de l'aviateur

Depuis trois ans, M. Marcel Cogno habitait au 7 de la rue Martro , à Clichy, un coquet appartement avec sa jeune femme actuellement en villégiature dans l'Indre.

L'accident mortel survenu au malheureux et valeureux pilote ne fut connu de ses oncle et tante, M. et Mme Lafollue que tard dans la soirée et apporta on le devine, le désespoir dans cette famille où Marcel Cogno était des plus aimés.

M. et Mme Lafollue, qui portent à leur neveu une affection particulière, étaient en proie à des transes infinies depuis que Marcel Cogno était devenu pilote d'essai. Il remplaçait, dit-elle un de ses bons camarades, mort également à la suite d'une chute d'avion.

Sur cinq bons amis qu'ils étaient, formant un club intime, quatre seulement restaient encore. Il y a quelques jours, Marcel assistait aux obsèques d'un de ses camarades. Ce sont les risques du métier, disait, Cogno

((Nous avons essayé de le dissuader d'accomplir ce dur et dangereux métier qu'il aimait par-dessus tout, mais il se gaussait de nous et, véritablement extasié par cette vocation qu'il avait érigée en véritable sacerdoce, il n'avait jamais voulu écouter nos conseils. Quel malheur pour notre famille !))).

M. Cogno père, qui tient un grand hôtel à Alger, a été prévenu par télégramme du malheur qui le frappait dans ses plus vives affections.

Jean Routhier

L'avion stratosphérique avec lequel
Marcel Cugno s'est tué. En bas, la
victime photographiée, hier après-
midi à Toussus-le-Noble, avant la
tentative.

Marcel Cugno s'est tué en essayant un avion stratosphérique



Le combat de Villegats - Hécourt, dont nous relatons toutes les phases à la 2eme partie, a été un glorieux début pour le 3eme bataillon de l'Ardèche et a produit sur les braves soldats qui le composent un excellent effet moral.

Toutefois, ceux-ci eurent à déplorer la perte de deux hommes tués et sept blessés, dont voici les noms.

1ere	compagnie - Brias	mobile, tué d'un éclat d'obus
----	----- - Pourrat	-----
----	----- - Luquet, caporal, blessé d'un éclat d'obus	
		qui lui a brisé la jambe (1)
----	----- - Bienner, sergent, blessé d'un éclat d'obus	
		à la mâchoire (2)
----	----- - Bruyat	mobile blessé
----	----- - Filouze	-----
----	----- - Murol	-----
7eme	----- - Luverset	-----
----	----- - Chirol	-----

Les quelques notes brèves mais intéressantes qui suivent sont prises sur le carnet d'un officier du 3eme bataillon.

27 . octobre. Depuis le 22, nous campons à Aigleville. Nos hommes couchent dans les taillis, sur les feuilles sèches, sans capotes, sans couvertures et, le plus grand nombre heureusement, sous des gourbis

(1) A reçu la médaille militaire le 18 juin 1873 à l'occasion de l'inauguration du monument de la Maison-Brulé.

(2) A été décoré de la légion d'Honneur après la guerre.

que notre commandant, qui a servi en Afrique, a fait préparer.

Nous pouvons dire avec Voltaire

C'est ici que l'on dort sans bruit

Et qu'on prend ses repas par terre

Mais le mauvais temps commence; il pleut à verse, et depuis quelques jours le froid se fait sentir, et nous entrons en campagne. Pourvu qu'après la chaleur exceptionnelle de l'été nous n'ayons pas un hiver atroce.

28 octobre. M. de Montgolfier prend le commandement des troupes en l'absence du colonel Mocquard qui se rend à Evreux. Il a sous ses ordres sept bataillons échelonnés de Vernon à Ivry.

30 octobre. Aujourd'hui dimanche, l'aumônier du régiment Mr l'abbé du Sert, a dit la messe à Villegats, en avant de nos lignes. Les Prussiens sont venus rôder autour du camp et n'ont dérangé personne. Nous retournons à Pacy.

31 octobre. La capitulation de Metz vient comme un coup de foudre tomber sur nos têtes. Nous sommes très consternés et perdons la confiance qui nous soutenait.

On parle de paix par Bazaine, mais le gouvernement nous présente cette reddition comme une trahison infâme.

1er novembre. Pacy. Les prussiens ont incendié hier soir Bréval, où des mobiles de l'Eure leur ont tué quelques hommes.

2 novembre. Aigleville. Il fait très froid; nous n'avons pas d'automne. Comme nos soldats vont souffrir ! car ils ne sont pas suffisamment vêtus et les chaussures commencent à faire défaut. M. de Mongolfier remet le commandement au colonel Mocquard rentré hier soir

3 novembre. Nous partons à midi pour nous joindre à l'expédition dirigée contre Mantes par le colonel Mocquard, et formons une des trois colonnes d'attaque.

4 novembre. Nous sommes à Boissy-Mauvoisin, mais n'irons pas plus loin, car les Prussiens que nous devions surprendre ont été mis en éveil et se retirent vers Mantes, nous rentrons au camp.

5 novembre. On apprend qu'un armistice de 25 jours aurait été conclu. Nous ne pouvons que regretter cette mesure. Nous avons enfin les fusils Snider et les cartouches.

6 novembre. Calme complet. On s'occupe de la distribution des vivres et des fournitures. Nous attendons toujours des capotes.

7 novembre. Il fait un froid terrible. L'armistice est rejeté, tant mieux. C'est la guerre à outrance. Préparons-nous à vaincre ou mourir. On annonce l'arrivée prochaine de 12 canons. Nous allons avoir de l'artillerie.

8 novembre. Nous reprenons confiance. Hier à Evreux, on a amené 7 hussards allemands faits prisonniers.

11 novembre. Il neige déjà ! la terre est toute blanche. Nous partons à Saint-Illiers-la-Ville.

12 novembre. Nous sommes à Lommoye. Ce matin quelques francs-tireurs de Caen et 10 hommes de la 7^{ème} compagnie de notre bataillon, commandés par l'adjudant des francs-tireurs Mocquard ont attaqué 60 fantassins et 10 cavaliers. 10 hommes ont été tués ou blessés et un de ces derniers fait prisonnier; l'officier prussien a été tué.

On parle d'un joli succès; Orléans est repris par nous, l'ennemi est en fuite, poursuivi par les mobiles, qui se sont bien battus; la

ville s'est défendue courageusement.

Pourvu que tout cela soit vrai ! . Il a fait bien froid ce matin les chevaux glissaient à chaque pas. A part cela beau temps.

13 novembre. Aigleville. Nous changeons de commandement le colonel Mocquard part pour Rouen avec sa troupe, et est remplacé par le lieutenant-colonel Thomas commandant notre régiment.

15 novembre. Nous avons été en route pour la journée d'hier le bataillon ayant fait une forte reconnaissance.

La Compagnie du capitaine Rouveure aidée de francs-tireurs de Caen, a tué 2 prussiens et blessé une dizaine d'hommes.

18 novembre. D'après une dépêche, Dreux aurait été attaqué par les allemands, Ivry-la-Bataille serait menacé, une partie de la 1ere compagnie du 2ème bataillon a été assaillie à Berchères par un escadron de Uhlans; nous aurions un tué et plusieurs blessés.

19 novembre. On envoie une compagnie à Saint-André. Les Prussiens tâtent le terrain du côté d'Ivry et de Nonencourt et semble vouloir avancer. Dreux nous a été repris, malgré le courage de l'infanterie de marine et des mobiles du Calvados.

20 novembre. La nuit dernière, nous avons reçu l'ordre de nous replier sur Gaillon, car paraît-il, Evreux serait menacé par des forces considérables venant de Dreux et Anet. Le général Kersalaün nous y avait précédé et, ce matin nous a fait embarquer pour Louviers, à destination de Beaumont-le-Roger, tandis que la mobile de l'Eure devait se rendre à Conches. On part là-bas pour défendre Serquigny, où viennent se bifurquer la ligne de Rouen la seule qui nous reliât encore avec le nord de la France, et la ligne de Paris à Cherbourg; mais il n'est pas question

de ce pauvre Evreux ni de Pacy ni de Vernon, qui vont se trouver complètement abandonnés à la merci des Allemands.

24 novembre 1870; (Occupation de Cravent par les Prussiens).

26 novembre 1870; Ce matin vers 9 heures, nous avons eu à soutenir une vigoureuse attaque des Prussiens dans la forêt de Bizy. Ils sont venus en nombre, avec cavalerie, infanterie et artillerie. Notre bataillon était en garde, avec de forts avant-postes aux hameaux de Molu et de Normandie.

L'ennemi porta son principal effort sur Molu, qui fut vivement canonné. Les mobiles qui l'occupaient résistèrent avec énergie, mais bientôt, sur le point d'être cernés, ils durent battre en retraite jusqu'à la lisière du bois.

Après avoir reçu du renfort des 1er et 2eme bataillons, le commandant de Montgolfier fit porter ses troupes en avant, lesquelles se jetèrent résolument sur la batterie ennemi. Celle-ci fit rage, mais ne put résister devant cette avalanche soudaine et se retira précipitamment, tandis que cavaliers et fantassins à leur tour durent abandonner la lutte. Nous réoccupâmes alors le plateau de Molu et poursuivîmes les Allemands, qui se retirèrent dans la direction de Chauffour.

Malheureusement, dans cette affaire nos pertes sont sensibles. On parle de 8 à 10 tués dans notre bataillon et d'un certain nombre de prisonniers, parmi lesquels le capitaine Rouveure et le sergent-major Belle, tous deux grièvement blessés (6eme compagnie).

Le lieutenant Leydier de la 1ere du 1er bataillon, aurait été tué par un obus.